

nes dispositions présentes des professeurs envers leurs jeunes confrères, et, en tout cas, nous les félicitons des quatre nominations qu'ils viennent de faire. C'est un grand pas dans une direction nouvelle qui est la bonne—celle qui mène au progrès.

Nous disons, "nouvelle" car, nous avons beau chercher, nous ne voyons pas qu'on ait rien fait d'analogue jusqu'ici. Pourtant, ce n'est pas l'occasion qui manquait, ni la bonne volonté parmi les jeunes, du moins nous le croyons. Depuis quelques années, ce n'est pas la première fois que nous arrivent d'Europe des anciens élèves de la Faculté, des anciens internes de l'hôpital Notre-Dame, des jeunes confrères ayant travaillé de leur mieux et ne demandant pas mieux que de continuer. Et pourtant, nous ne sachions pas que les portes des institutions se soient ouvertes à deux battants à leur approche. Et même, en y regardant de près, on pourrait presque croire qu'on les fermait avec plus de soin. Cela n'est pas fait pour nous démontrer que nous avons tort de considérer la dernière nomination comme une première tentative faite dans une voie nouvelle. Et pourtant, nous serions tout disposés à admettre que nous avons mal jugé, tant nous serions heureux de nous être trompés et de découvrir enfin chez les autorités des sentiments que rien, jusqu'à présent, ne nous avait encore fait soupçonner. Mais ceux-là seuls qui ont douté savent de quelles serres puissantes le doute nous étroit lorsqu'une fois il a solidement pris possession de nous. Aussi, ne sommes-nous pas parfaitement rassurés sur ce dernier point.

Si nous en venons maintenant à cette accusation que LA CLINIQUE a été fondée dans le seul but de lutter contre l'Université, nous nous demandons comment le docteur Fafard a pu en venir à une telle conclusion.

Sans doute les derniers numéros de LA CLINIQUE contenaient des réclamations un peu vives ; des critiques un peu sévères et même violentes. Mais s'en suit-il que le journal ait été fondé il y a trois ans dans le seul but de publier les critiques parues il y a trois mois ? Croit-on vraiment que l'on eut attendu si longtemps pour mettre à exécution des projets aussi chers ? Car il ne faut pas croire que fonder un journal médical, subvenir aux frais qu'entraîne toute entreprise à ses débuts, rédiger et administrer une publication pendant deux ans et plus soient choses faciles et amusantes. Bien au contraire. Tout cela demande du temps, un soin excessif et une mise de fonds assez importante qui constituent, en fin de compte, une lourde charge. Et tout cela, on ne se l'impose pas de gaieté de cœur, pendant de longs mois, dans le seul but de dire, après deux ans, des choses plus ou moins aimables à des professeurs auxquels on n'a aucune raison d'en vouloir personnellement et que l'on estime comme confrères et comme citoyens.